



Pérégrination des Manouches en France au XIX^{ème} siècle

Alain Reyniers*

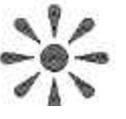
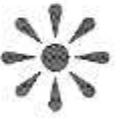
La majorité des Manouches, qui sont installés en Europe occidentale aujourd'hui, appartiennent à des familles qui vivaient dans quelques villages des Vosges du Nord ou dans le Palatinat voisin, au début du XIX^{ème} siècle. Parmi ces localités, nous retiendrons notamment les bourgs de Reipertswiller, Baerenthal, Wingen et Wimmenau. Les archives et l'Etat-civil de ces communes nous donnent l'image d'une population tsigane plutôt bien intégrée à la société agraire locale⁽¹⁾. Quelques Manouches implantés dans ces villages effectuaient des déplacements saisonniers ou temporaires, tandis que d'autres itinérants, essentiellement issus de l'autre côté de la frontière avec les terres allemandes y transitaient avant de s'engager sur les routes de la France intérieure.

PRINCIPAUX AXES MIGRATOIRES

Longtemps, les déplacements de ces Manouches des Vosges du Nord restent confinés à l'Alsace, à la Lorraine et, dans une moindre mesure, aux régions limitrophes. Ces parcours locaux empruntaient quelques axes majeurs : les axes Reipertswiller-Strasbourg et Saverne-Haguenau qui relient les Vosges du Nord à la plaine alsacienne et aux terres d'Outre-Rhin ; l'axe Forbach-Baerenthal qui longe la frontière franco-allemande et traverse d'épaisses forêts où il est aisé de se cacher. Ce second axe est le théâtre d'un passage incessant de Manouches du Palatinat vers l'Alsace et vice-versa ; dans ce contexte de circulation frontalière locale, Schoeneck et les localités de l'arron-

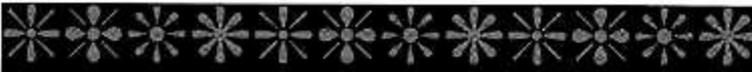


* Directeur de la revue, ethnologue, enseignant à l'Université de Louvain



dissement de Wissembourg connaissent un mouvement continu de populations itinérantes. L'axe Wingen-Saverne qui correspond grosso-modo à une orientation Nord-Sud court sur la crête des Vosges. Il est jalonné par toute une série de localités de la Meurthe ou du Bas-Rhin qui constituent peu à peu les bases avancées d'un dispositif migratoire des Manouches vers l'Ouest. La matérialité d'une prolongation de cet axe vers le Haut-Rhin est bien attestée à partir de 1837, lorsqu'une série de familles originaires des Vosges du Nord s'implantent dans une dizaine de villages situés sur l'axe routier Mulhouse-Belfort. Durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et tout particulièrement après les événements militaires de 1870, la région de Belfort joue un rôle important de plaque tournante avec à l'Est, les villages frontaliers de Chavannes-sous-l'Étang, Montreux-Château, Courcelles et Réchésy et au Nord-Ouest, le bourg de Giromagny.

Belfort est l'avant porte de la Suisse. Un axe relie ce territoire à la région de Berne que nombre de Tsiganes arpentaient dans le courant du XIX^{ème} siècle. C'est aussi une étape importante vers la Franche-Comté, le Rhône, la Savoie et le Midi ou, vers la Bourgogne, le Centre et le Bassin Aquitain. La Suisse romande, l'Italie et le Massif Central sont accessibles au départ de Lyon. Les Pyrénées et l'Espagne se profilent au-delà du Bassin Aquitain. D'autres axes de pérégrinations prennent leur source en Lorraine, notamment au départ de Nancy et se dirigent vers le Sud-Ouest, par la Bourgogne, vers l'Ouest, les Pays-de-Loire et la Bretagne, vers la Région parisienne et la Normandie. Le dernier axe important de déplacements prolonge l'axe Baerenthal-Forbach vers le Nord-Ouest, le Luxembourg, la Belgique et les Pays-Bas. L'examen attentif des lieux de naissance des Tsiganes dans cette région septentrionale au cours du XIX^{ème} siècle fait apparaître une zone de déplacements, très bien marquée, qui court le long de la frontière franco-belge de Longwy à Lille, d'où elle amorce une courbe vers la Normandie. Elle est traversée au sud de Valenciennes par un axe Rouen-Liège qui a la particularité de longer les rives de la Sambre et de la Meuse et par un autre axe nord-sud qui joint Namur et Charleroi à la Champagne. Tous ces axes structurent un réseau de communication au départ de l'Alsace et de la Lorraine, qui se densifie et se complète au gré des pérégrinations individuelles et de l'implantation progressive des familles dans de nouvelles régions. Ceci étant dit, le réseau observé n'est pas spécifiquement manouche. Nous n'avons pas fait autre chose que relever des axes de communication naturels (plaines, cours d'eau, vallées, etc...) ou historiques (voies commerciales réalisées dès le Moyen Âge entre les villes flamandes ou mosanes et les foires de Champagne, voies militaires et administratives le long des frontières, etc...). Voilà qui met à mal l'idée d'itinéraires tziganes particuliers. Nous pouvons difficilement y déceler quelques caractéristiques spécifiques. Les routes empruntées passent par des régions accidentées, boisées et peu habitées mais aussi dans des zones industrielles ou fortement cultivées. Les itinéraires traversent des hameaux éloignés et des petits bourgs mais ils aboutissent aussi à des villes importantes. Des voies sont étroites, comparables à des chemins de campagne, mais des portions de routes s'avèrent aussi beaucoup plus fréquentées.



Belfort est l'avant porte de la Suisse. Un axe relie ce territoire à la région de Berne que nombre de Tsiganes arpentaient dans le courant du XIX^{ème}.



Si la spécificité de voies de communication manouches ne s'impose guère, il faut par contre relever la singularité des itinéraires qui se distinguent les uns par rapport aux autres en fonction de données sociales et économiques propres à chaque noyau familial itinérant. Les parcours des vanniers sont déterminés par la nécessité de se procurer des matières premières (l'osier sauvage se trouve au bord de l'eau) et d'écouler la production de mannes et de paniers (notamment dans les exploitations rurales). Les maquignons fréquentent les foires aux chevaux. Les marchands ambulants et les musiciens, tout comme ceux qui effectuent mille et un métiers recherchent aussi les localités qui leur assurent des débouchés. Ceux qui font les vendanges et la cueillette des fruits et légumes se distinguent à leur tour par le dessin et le rythme de leurs parcours. La combinaison d'activités diversifiées accentue également la complexité de certains itinéraires. Des tendances sont renforcées par d'autres paramètres comme le mode de locomotion ou l'habitat. Les familles qui tirent leurs ressources principales de la vannerie et voyagent avec des roulottes tirées par des chevaux trouvent plus d'une facilité le long des cours d'eau comme la Meuse, la Saône ou la Loire. Plus tard, d'autres moyens de traction comme le train et l'automobile introduiront de nouvelles exigences, d'autres formes de déplacement. Aujourd'hui, alors que l'infrastructure routière et les possibilités techniques des véhicules ont considérablement évolué, rendant par là même les déplacements beaucoup plus faciles, les grands axes de communication empruntés jadis par les Manouches des Vosges du Nord n'ont pas bougé ⁽²⁾. Mais, aurait-il pu en être autrement lorsqu'on sait que de tels axes doivent leur raison d'être aux configurations géopolitiques des espaces traversés et à la présence d'un environnement humain dont les villes constituent les pôles d'attraction les plus saillants ?

LES FORMES DU REDÉPLOIEMENT

L'installation des Manouches dans les Vosges du Nord, dès les lendemains de la Révolution française, s'est déroulée dans une région qui était déjà connue des Tsiganes de Pirmasens, bien avant cette période. Ce peuplement, important, a pris des contours



variables d'une famille à l'autre : implantation brève ou prolongée pour celle-ci; déploiements temporaires ou continuels pour celle-là. L'une conserve des liens avec le Palatinat et continue à y voyager ; l'autre tourne le dos à son passé et développe son insertion dans le milieu local. Ces figures ne répondent pas à un modèle de déploiement uniforme. Des pratiques différentes coexistent et marquent autant la vitalité que la diversité de ces Manouches. Mais, d'une manière générale, les déplacements pour des raisons familiales ou économiques ne se développent que de façon très graduelle et restent confinés entre le Rhin à l'Est et la crête des Vosges à l'Ouest, la Sarre au Nord et la plaine alsacienne au Sud, jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle. L'explosion démographique, la recherche de nouveaux débouchés, l'afflux d'autres Tsiganes et, peut être aussi, le goût du voyage et de l'aventure ne pousseront inexorablement les Manouches à la dissémination qu'à partir de cette époque-là. Les équipées antérieures à 1850 existent néanmoins mais elles restent, pour la plupart, confinées aux départements limitrophes de l'Alsace-Lorraine, comme nous l'avons dit. Il existe quelques traces de ces passages dans les actes d'état-civil et les archives : un décès dans la famille LB de Baerenthal est déclaré à Saint-Dizier (Haute-Marne) en 1836, un passeport est délivré pour un RD de Verrerie-Sophie à Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire) en 1837. La famille ZP de Reipertswiller est à Droiturier (Allier) en 1843. Un ZG naît à Saint Claude (Jura) en 1846. Joseph HF naît à Bazancourt (Marne) en 1847.



Quelques Manouches des Vosges du Nord et du Palatinat se montrent plus téméraires et poussent leurs pérégrinations vers le Sud, jusqu'à Lyon où il y a aussi une colonie tzigane originaire de la région de Pirmasens⁽³⁾, ou vers l'Ouest. En 1845, Cyrille RN naît à Ochancourt, dans la Somme : c'est le fils d'un couple RN/WS de comédiens ambulants domiciliés à Lafrimbolle (Meurthe). Un certain François WT serait né à Mons dans le Hainaut belge, en 1846. l'année suivante, un autre WT (frère du précé-



dent ?), Isidore Ernest, naît à Limay, dans les Yvelines. Ses parents sont domiciliés à Reipertswiller, mais ils doivent exercer leurs professions de comédien, artiste d'agilité, dans la région parisienne depuis un certain temps déjà car, les deux témoins cités dans l'acte de naissance (un épicier et un bourrelier) sont déclarés amis du père. Très tôt, certains Manouches coupent toutes attaches administratives et sans doute aussi sociales et économiques avec l'Alsace, la Lorraine et le Palatinat. Ces gens sont rares et font figure de précurseurs. Tel est le cas de Georges SH, un artiste musicien originaire d'Outre-Rhin. Alors que le gros de sa famille reste confiné aux frontières orientales du pays, lui s'installe à Paris en 1820. Il s'y marie trois ans plus tard et y demeure jusqu'en juillet 1837. A cette époque, il se rend à Boulogne-sur-Mer avec sa femme et ses enfants. Il restera dans cette localité jusqu'en janvier 1863. Durant toute cette période de vingt-six années, il exercera sa profession dans les cafés les plus distingués des villes de la Somme et des départements voisins, où il semble bien côter par la police ⁽⁴⁾.

Pour la majorité des Manouches, la première moitié du XIX^{ème} siècle est davantage mise à profit pour renforcer leur présence dans les localités où ils se sont déjà implantés et pour achever un redéploiement équilibré. Celui-ci s'est opéré dans les localités touchées par les Tsiganes dans les Vosges du Nord, toujours de manière similaire : des arrivées de familles ont alterné avec des départs, des déplacements très localisés ont précédé des périodes de plus grande stabilité qui allaient elles-mêmes déboucher sur de nouvelles expansions. Reipertswiller, Wingen, Baerenthal et Forbach, pour ne citer que ces installations principales, vont fonctionner jusqu'à l'annexion prussienne de 1871, comme autant de pôles d'hébergement permanent ou temporaire, comme centres de circuits saisonniers, comme bases de redéploiement. Les autres villages qui reçoivent des familles tziganes remplissent à leur tour des fonctions similaires. Parmi eux, les bourgs et hameaux situés sur la crête des Vosges ou plus à l'intérieur du département de la Meurthe constituent autant d'avant-postes d'un grand courant migratoire des Manouches qui s'affirmera durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Nous avons vu comment les localités de Vilsberg, Virming, Eschbourg, Siwiller, Bourscheid et Phalsbourg avaient joué ce rôle (Reyniers, 1989). Dans ce contexte, Lafrimbolle mérite une mention toute spéciale. Dès 1825, nous relevons les traces d'une famille de vanniers installée au Harcholin. Le père, Nicolas MN est né à Reipertswiller une vingtaine d'années plus tôt ; la mère est la fille d'un journalier de l'endroit. Le couple possède une maison qu'il utilise, au moins épisodiquement, durant une dizaine d'années. Apparemment, il cède la place à une branche de la famille SZ, aux alentours de 1840. Les SZ proviennent eux aussi de Reipertswiller et sont alliés aux WT de Forbach et de Wingen. Ils sont musiciens. Le Harcholin devient bien vite un pôle d'attraction local pour quelques autres Manouches : en plus des trois couples SZ, nous rencontrons un certain François LG, musicien, Jacques WS, manoeuvre marié à une fille de la localité ; le couple de comédiens RN/WS que nous avons déjà mentionné plus haut. Nous n'avons plus trace d'eux après 1849. Par contre, nous retrouvons des SZ de Lafrimbolle à Valenciennes (Nord) en 1858. Ils ont des parents à Givrycourt dès le début des années 1850. Jean LD et sa femme

Sophie SZ, Michel BL et son épouse Catherine WS, Pierre HL et sa femme Louise WT, Jacques SZ et son épouse HF, tous musiciens et/ou comédiens ambulants, sont domiciliés dans ce petit village de la Meurthe, situé à environ quarante kilomètres au nord de Lafrimbolle.

Nancy occupe une place particulière dans le redéploiement des Manouches des Vosges du Nord. C'est la première ville importante sur l'axe Strasbourg-Paris, qui offre également des possibilités d'extension vers le Nord-Est et le Sud. A ce titre-là, elle constitue une base attractive, première étape d'une poussée migratoire vers l'Ouest, centre administratif et pôle économique. Bien qu'ils passent à Nancy durant la première moitié du XIX^{ème} siècle (une naissance, au moins, est attestée en 1847), les Manouches ne s'y installent pas véritablement. Sans doute faut-il mettre cela sur le compte des nombreuses implantations dispersées sur la crête des Vosges et dans la Meurthe qui correspondent mieux au désir de discrétion dont ces Tsiganes font longtemps preuve. L'habitation de demeures fixes n'est attestée qu'à partir de 1869. A cette époque-là, plusieurs familles de musiciens sont domiciliés dans la rue des Artisans. Parmi elles, il y a le foyer de Jacques WT et son épouse Madeleine HF; lui serait né à Lyon; elle appartient à une famille de Reipertswiller. Deux de leurs enfants naissent à Nancy. En 1863, apparaissent Xavier WT et Anne-Marie WS. L'homme et la femme prennent également un domicile à Nancy et s'y marient. Xavier WT est né à Lauterbachzell (Haut-Rhin), une trentaine d'années auparavant, dans une famille ayant quelques racines lointaines en Autriche; sans doute est-il un cousin proche de Jacques WT. Anne-Marie WS est née au Grand-Duché de Luxembourg où ses parents vivent toujours. En fait, les conjoints légalisent une union déjà longue qui leur a donné six enfants nés dans le Bas-Rhin, l'Aube et la Meurthe entre 1849 et 1862. Ils ont vécu à Siewiller, tout comme Jacques WT et son épouse, puis à Hommert (Meurthe) où André WT, père du mari, est encore installé. En 1863, ces familles sont rejointes par François SH et Annette LG qui vivaient à Vilsberg depuis 1840. En 1865, les WT/WS sont installés au n° 20 de la rue du Boulevard de la Pépinière. Cinq ans plus tard, l'une de leurs filles, mariée à un WT qui est présenté dans les actes comme étant originaire de Bruxelles, est toujours domiciliée à la rue des Artisans. En 1881, l'aîné des WT/WS (Georges WT) passe encore par Nancy, alors que le gros de la famille est déjà sur les routes qui mènent vers l'Allier, la Creuse et le Bordelais.

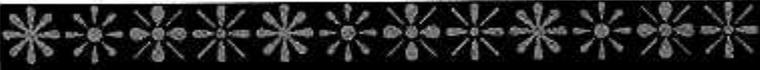
S'il faut en croire Hermann Arnold, le mouvement migratoire qui a poussé les Manouches hors du Palatinat n'a pas touché les seules Vosges du Nord. Des familles apparentées à celles de Forbach, Wingen et Reiperstwiller se seraient implantées à Lyon vers la même époque⁽⁵⁾. Quoi qu'il en soit, Jacques WT, que nous venons de rencontrer, serait né dans cette ville-là en 1827, de parents originaires du Palatinat. Le décès de son père à Dalhunden (Bas-Rhin), son mariage avec une fille de Reipertswiller, la naissance de ses enfants en divers lieux de l'Aube et de la Meurthe, tout cela nous indique que l'étape de cette famille dans la vallée du Rhône fut sans doute de courte durée. Par contre, nous sommes beaucoup mieux documentés pour les

années ultérieures. Les actes nous indiquent que les Manouches ne sont pas les seuls à Lyon parmi les Tsiganes. Il y a aussi des Yéniches, vanniers ou chaudronniers, qui vivent dans leur voisinage immédiat. Louise TR (DR ?), future compagne de Louis WT naît à Lyon en 1849. Adolphe RN et Catherine WS qui voyagent en Saône-et-Loire en 1871 sont domiciliés à Lyon. Tout comme Jean ZG et sa femme Léonie RN qui vivent au n° 7, rue du Champ Fleuri, en 1885. Lyon doit avoir été un point de départ ou une étape pour nombre de familles qui s'engagent dans le Massif Central. A Saint Etienne, capitale de la Loire, les premières traces de Tsiganes originaires d'Alsace sont relevées en 1859. A côté d'une famille ZP originaire du Bas-Rhin (l'aïeul est de Reipertswiller), nous retrouvons des WT qui, comme la précédente, sont domiciliés rue d'Annonay. Les ZP comme les WT exercent le métier d'accrobates. A la même époque, une autre famille originaire du Bas-Rhin, formée par Charles ZU et Joséphine WT, époux domiciliés aux Batignolles (Paris XVII^{ème}), voyage elle aussi dans la Loire. En juin 1859, le couple s'arrête à la Fouillouse, au nord de Saint-Etienne, où la femme donne le jour à une petite fille. Ces ZU, ZP et WT sont peut-être apparentés. Nous retrouverons certains d'entre eux dans la banlieue parisienne au début du XX^{ème} siècle.

Quelques Manouches de Reipertswiller, particulièrement audacieux s'installent dans le Sud-Ouest, aux alentours de 1840. Ici encore, la migration offre toutes les apparences d'une affaire familiale. Mais, alors qu'à Nancy l'implantation est durable, circonscrite à un endroit donné et, qu'à Saint Etienne, elle s'avère temporaire, ici nous observons un troisième cas de figure qui s'apparente aux deux précédents sans leur ressembler totalement. L'implantation est durable mais progressive et le choix du domicile n'est pas irrémédiablement fixé. Elle est l'affaire de trois frères de la famille LG, de quelques-uns de leurs cousins RN et d'un parent LD plus éloigné. François LG, son épouse Jeanne LB, son frère Louis LG et Marie LB, épouse de ce dernier et soeur de Jeanne, forment une équipe de musiciens ambulants qui voyage, dès le début des années 1840, dans le Bassin Aquitain. Louis LG est à Blain (Loire atlantique) en mars 1849. Deux ans plus tard, il est domicilié à Saintes (Charente Maritime) au faubourg Saint Pallais. Il apparaît comme témoin à l'acte de naissance de son filleul, Louis RN, né de Louis RN - son cousin croisé - et de Angélique SI, une Sinti piémontaise dont la famille est également implantée dans la région. En 1853, Jean RN - frère de Louis et autre cousin de Louis LG est lui aussi à Saintes avec son épouse Marie Christine DR. Dans le courant de la même année, la petite communauté est renforcée par l'arrivée de Bernard LG, frère de François et de Louis, qui vient de Reipertswiller avec son épouse Rosalie HL, et de Jean LD accompagné de Sophie SZ et de leurs enfants nés récemment à Givrycourt. Cette poussée manifeste vers l'ouest s'accroît encore avec l'arrivée de Joseph RN - proche parent des précédents et de son épouse Madeleine WS. Mais ceux-ci s'installent un peu plus au nord, aux alentours de 1856; ils élisent domicile à Huillé (Maine-et-Loire) d'où ils rayonnent dans les contrées voisines, jusqu'en Ile-et-Vilaine et dans le Loir-et-Cher. Il faudra attendre 1870 pour qu'une nouvelle vague de Manouches, plus forte que la précédente, se répande sur les Pays de Loire comme dans le Bassin Aquitain.



La plupart des Manouches qui s'étaient regroupés en Espagne allaient vivre dans ce pays jusqu'à la veille de la Guerre Civile, en 1936.



Dans ce nouveau mouvement, il y a encore des RN apparentés à ceux dont nous venons de parler. Comme la majorité des Manouches, ils se sont longtemps maintenus dans l'Est du Pays et dans les régions limitrophes avant de reprendre leurs pérégrinations, sous la poussée des événements liés à la guerre entre Gadjé en Alsace et en Lorraine. Michel RN, neveu de Louis, de Jean et sans doute aussi de Joseph est né dans le Haut Rhin en 1834. Marié à Caroline WG, il reproduit les itinéraires déjà parcourus avec son père durant sa jeunesse, notamment en Champagne et en Picardie. Mais, il se déplace aussi jusqu'en Suisse (l'un de ses fils est né à Neufchâtel en 1861) où il sympathise avec des CV qui ont de la famille dans les Pays de Loire. Michel RN est un homme de l'Est. Il a des racines à Belfort où il maintiendra son domicile, au moins jusqu'en 1876. Mais, avec l'un de ses gendres, Marie Paul DV domicilié comme lui à Belfort, il pousse jusqu'à Paris en 1870. A partir de cette époque, nous suivons ses pérégrinations dans les départements de la Mayenne, du Maine-et-Loire, de la Vendée, de la Loire-Atlantique et de la Vienne; il ne réapparaît (tardivement et de façon sans doute exceptionnelle) dans la Marne qu'en 1905⁽⁶⁾. Ses descendants, à leur tour, voyagent dans l'un ou l'autre - ou plusieurs - département(s) des Pays-de-Loire; quelques-uns entreprennent de nouveaux déplacements vers le Bordelais ou la région parisienne. Ainsi donc, nous assistons à la reproduction, en ordre dispersé, d'un redéploiement continu des circuits familiaux, particulièrement bien perceptible sur une longue période. Au delà des nuances qui caractérisent les situations particulières, il est possible d'en caractériser les phases essentielles comme suit: un déplacement de grande ampleur succède à une période de stabilité ou de pérégrinations localisées et précède une implantation dans une région nouvelle; la génération suivante se maintient dans la contrée choisie par les aïeux; les premiers signes de redéploiement individuel sont signalés à la troisième génération et se multiplient ensuite. Des tâtonnements successifs, des phénomènes de rejet local, les traques policières, tout cela intervient pour rendre parfois beaucoup plus chaotique le déploiement d'un processus qui n'engage pas tous les Manouches, et qui ne les concerne ni sur le même rythme, ni de manière concordante.

Les dix années qui annoncent la fin du XIX^{ème} siècle et toutes celles qui précèdent la

Première Guerre Mondiale forment pourtant une période particulièrement intense où une majorité de familles parcourent les itinéraires les plus variés, tant en France que dans les pays voisins. L'un des mouvements les plus caractéristiques de ces années-là a poussé un assez grand nombre de Manouches sur les routes espagnoles et même, au-delà des mers, jusqu'en Argentine. Cette épopée qui a été décrite par Coucou Doerr, l'un de ses protagonistes, n'a pas pris l'allure d'une migration massive analogue à celle d'un peuple errant en quête de son destin⁽⁷⁾. A bien lire cet auteur et considérant les informations diverses que nous avons pu glaner dans les archives, nous sommes plutôt face à des mouvements disparates dont l'enchaînement pousse des familles, parfois apparentées, à se fréquenter dans la Péninsule ibérique. Comme d'autres Manouches, la famille de Coucou est d'abord passée en Italie. Elle paraît avoir été expulsée de ce pays en 1910. Après avoir passé l'hiver à Marseille, elle se dirigea sur Bayonne d'où elle rayonna dans le Pays Basque. Cette première expérience se révéla désastreuse sur le plan économique et nos Manouches revinrent à Bayonne. Là, ils décidèrent de remiser leurs roulottes et de vendre leurs chevaux pour repartir en Espagne, en voyageant de ville en ville par le train. Cela devait les conduire à Cadix, d'où ils prirent un bateau pour Buenos-Aires. La maladie soudaine d'un enfant les poussa à rejoindre l'Espagne et Bayonne. Néanmoins, ils étaient de nouveau à Madrid en octobre 1912, comme nombre d'autres Manouches qui, selon l'auteur (qui cite douze patronymes différents), fuyaient la France pour échapper au nouveau statut administratif imposé aux nomades (la fameuse loi de 1912 instaurant les carnets anthropométriques). Parmi eux, nombre d'individus avaient suivi d'autres itinéraires que celui des Doerr. Jean-Baptiste AM par exemple était né à Paris vers 1850, à une époque où les Doerr vivaient toujours dans la Meurthe ; il avait vécu une partie importante de son existence parmi les Sinti piémontais des Pays de Loire. Pour leur part, les BR déambulaient déjà dans le midi depuis plus d'un demi-siècle.